

Article « Arbre » (« Ouverture au monde »)

Charles-André Poissonnier ou la « conversion du missionnaire »¹

Du missionnaire, on fait souvent le premier de cordée de l'ouverture au monde : voilà un homme qui quitte sa patrie, ses repères, ses amis pour aller témoigner auprès d'un autre dont il décide d'adopter la langue et les mœurs pour lui faire connaître le Christ. Pourtant, comme l'illustre la vie du frère Charles-André Poissonnier, l'ouverture n'est peut-être pas tant celle du missionnaire à un autre monde que celle que ce monde de l'autre opère sur lui, transformant radicalement et au plus profond le sens de sa présence et de sa mission. Quand l'autre devient l'outil dont Dieu se sert pour nous faire comprendre la mission qui lui plaît...

André Poissonnier est né à Roubaix le 30 octobre 1897. C'est au cours de sa retraite de fin d'études en 1915 qu'il découvre que Dieu l'appelle à une vie toute unie à Lui au service de l'évangélisation des musulmans dans l'esprit de Charles de Foucauld. Il décide donc de partir pour le Maroc où est née la vocation du *petit frère universel* et, pour y vivre en religieux, il comprend qu'il devra se faire franciscain (les frères mineurs étaient les seuls religieux acceptés à l'époque par le Protectorat français). Mais son projet est clair et il ne manque pas de l'exprimer à ses supérieurs : il s'agit de réaliser un travail de pré-évangélisation au milieu des berbères, en oeuvrant par la charité pour se faire aimer d'eux, en laissant voir le Christ à travers le comportement d'un chrétien modèle et en rendant le Christ présent à travers la célébration de l'eucharistie au milieu de ce peuple en attente.

Devenu le père Charles-André, par fidélité au *petit frère Charles*, il se prépare activement à sa mission, étudiant le monde berbère, apprenant sa langue et, finalement, arrivant au Maroc en novembre 1929. Là, on le sent se tendre vers le but tant désiré : celui de fonder un dispensaire, dans une zone reculée, un dispensaire qui serait en même temps un ermitage voué à la prière pour ce monde qui l'entoure. Il trouve le lieu tant recherché à une soixantaine de kilomètres de Marrakech, sur le piémont de l'Atlas, à Tazert. Il bataille ferme, tant auprès des autorités qui craignent les conversions et les soulèvements locaux qui pourraient en résulter, qu'auprès de ses frères franciscains qui ne comprennent pas le « caprice » de leur frère et qui y voient la perte d'un prêtre qui aurait été si utile dans les paroisses ou auprès des troupes de pacification.

Le 15 décembre 1931 pourtant, Charles-André célèbre sa première messe dans l'oratoire de Tazert dédié à la Visitation de Marie à Elisabeth. Il y demeurera six ans, soignant près de 10 000 personnes par an, en nourrissant plus de 3 400 deux fois par semaine lors de la grande sécheresse de 1937, bâtissant deux autres dispensaires-relais dans des villages de la montagne et trois églises destinées aux colons des environs. Son activité se déploie, il s'ouvre à l'autre, à tout autre qui a besoin et frappe à sa porte, et finit par être emporté, le 17 février 1938, par une épidémie de typhus contre laquelle il aura désespérément lutté pour sauver ses « paroissiens musulmans », comme il aimait à les appeler.

Quand la rencontre nous ouvre à nous-mêmes...

Telle est la partie visible de la vie du frère Charles-André : un appel accueilli par un oui franc de tout son être, une stratégie missionnaire réfléchie et assumée jusqu'au bout de la rencontre de l'autre, un « grain de blé tombé en terre » qui donnera du fruit à travers toute une génération de jeunes vocations franciscaines qui demanderont à entrer dans l'Ordre à sa suite pour vivre au milieu des musulmans. Oui, tout pourrait s'arrêter là... Mais il est une partie invisible de ce destin que ses lettres à son accompagnateur spirituel nous révèlent. En fait, Charles-André a connu, à partir de son installation à Tazert, une

¹ Titre d'un article du jésuite Michel de Certeau (*Christus* N° 40, octobre 1963) qui fit date dans l'étude de la mission.

grande « nuit de la foi » qui nous fait comprendre le travail que le Seigneur était en train de réaliser en lui à travers cette vie au milieu des plus pauvres. Dieu opérait en fait là un « malaxage de tout lui-même » comme l'écrira le P. Albert Peyriguère son grand ami pour en faire un missionnaire selon son cœur.

Concrètement, Charles-André était parti avec le désir de rencontre l'autre, un désir dans lequel il avait mis toute la force de sa volonté. Et il s'est trouvé confronté à la solitude : « Ce qui me pèse le plus, c'est le manque d'affection : je vis ici dans un véritable désert à cet égard. Les indigènes que je soigne, il faut bien l'avouer, sont gens rudes pour ne pas dire grossiers. (...) Le dévouement d'autrui leur est un dû. »² Le missionnaire fait l'expérience éprouvante et crucifiante de se retrouver l'hôte de l'autre : il a beau s'ouvrir à lui, il demeure toujours un étranger, quelqu'un qui attend que l'autre l'accueille. Louis Massignon écrivait que « pour comprendre l'autre, il ne fallait pas se l'annexer mais devenir son hôte. » Charles-André entre dans ce chemin de compréhension dans lequel il n'est plus le maître mais celui qui doit accepter de se laisser faire : chantier titanique pour un être de volonté !

Le voilà ensuite confronté à l'inefficacité de son action : il soigne, il rencontre, il sert... Mais rien n'avance du côté de Dieu : ses paroissiens demeurent fondamentalement musulmans comme s'il n'avait jamais été là. Bien sûr, il savait dès le départ que son apostolat était de l'ordre de la préparation, de l'apprivoisement... Mais on espère toujours des fruits, une efficacité à vues humaines. « Tout cela me prouve que je n'agissais pas purement par amour de Dieu quand je commençais à travailler ici. »³ La vie lui montre combien son projet restait ambiguë, combien il demandait à être purifié pour entrer dans la pure gratuité qui est celle de Dieu quand Il vient à la rencontre des hommes.

Se font également jour des interrogations sur le sens de sa présence comme prêtre : est-ce la mission d'un consacré que de soigner des corps, que de vivre simplement au milieu des gens pour témoigner du Christ ? Comment vivre la dimension contemplative de sa vocation au cœur du bruit des quémandeurs ? Cette question, tout missionnaire enfoui dans la pâte humaine finit par se la poser. C'est celle qui le taraude au plus profond : « Que sa vie ne réalisât pas un idéal très haut de vie de prêtre, il n'y eût pas consenti » nous rapporte encore Albert Peyriguère. En fait, Dieu a fait passer Charles-André de l'autel à la mangeoire de Bethléem où il est bousculé par l'âne et par le bœuf, où il est littéralement mangé voyant disparaître tout ce qui était de l'ordre des repères qui donnent un sens à la vie. Il ne peut plus tenir que sur son discernement initial dans lequel le confirme son accompagnateur et que sur Dieu qui finit par lui faire comprendre que son chemin est le Sien au cours d'une ultime retraite. Mais il avance dans le noir, frayant un nouveau sens du sacerdoce au milieu des hommes sans le comprendre, et un nouveau sens du contemplatif au cœur de l'action comme le dépeindra Albert Peyriguère dans « Laissez-vous saisir par le Christ ».

C'est ce chemin invisible de dépouillement de sa manière de posséder sa vocation qui fut la grande conversion du frère Charles-André et qui en fit un authentique témoin. Au fond, Dieu se sert de l'autre (avec parfois ce qu'il peut avoir de plus rugueux et toute sa part de résistance) pour nous ouvrir et nous révéler le sens profond de notre vocation. Tous, dans nos existences quotidiennes, nous sommes appelés à vivre de telles Pâques : appelés à accepter la part de solitude intérieure inhérente à l'unicité de notre chemin, appelés à accepter d'entrer dans la dépouillante expérience de la pure gratuité, appelés à accepter de perdre le sens de notre existence pour la recevoir renouvelée des mains d'un autre. S'ouvrir à l'autre, c'est en effet fondamentalement prendre le risque de renaître à nouveau, mais d'en haut cette fois et par les chemins les plus concrets qui soient...

² Lettre à son accompagnateur spirituel du 6 mai 1936.

³ Lettre à son accompagnateur spirituel du 11 octobre 1933.

